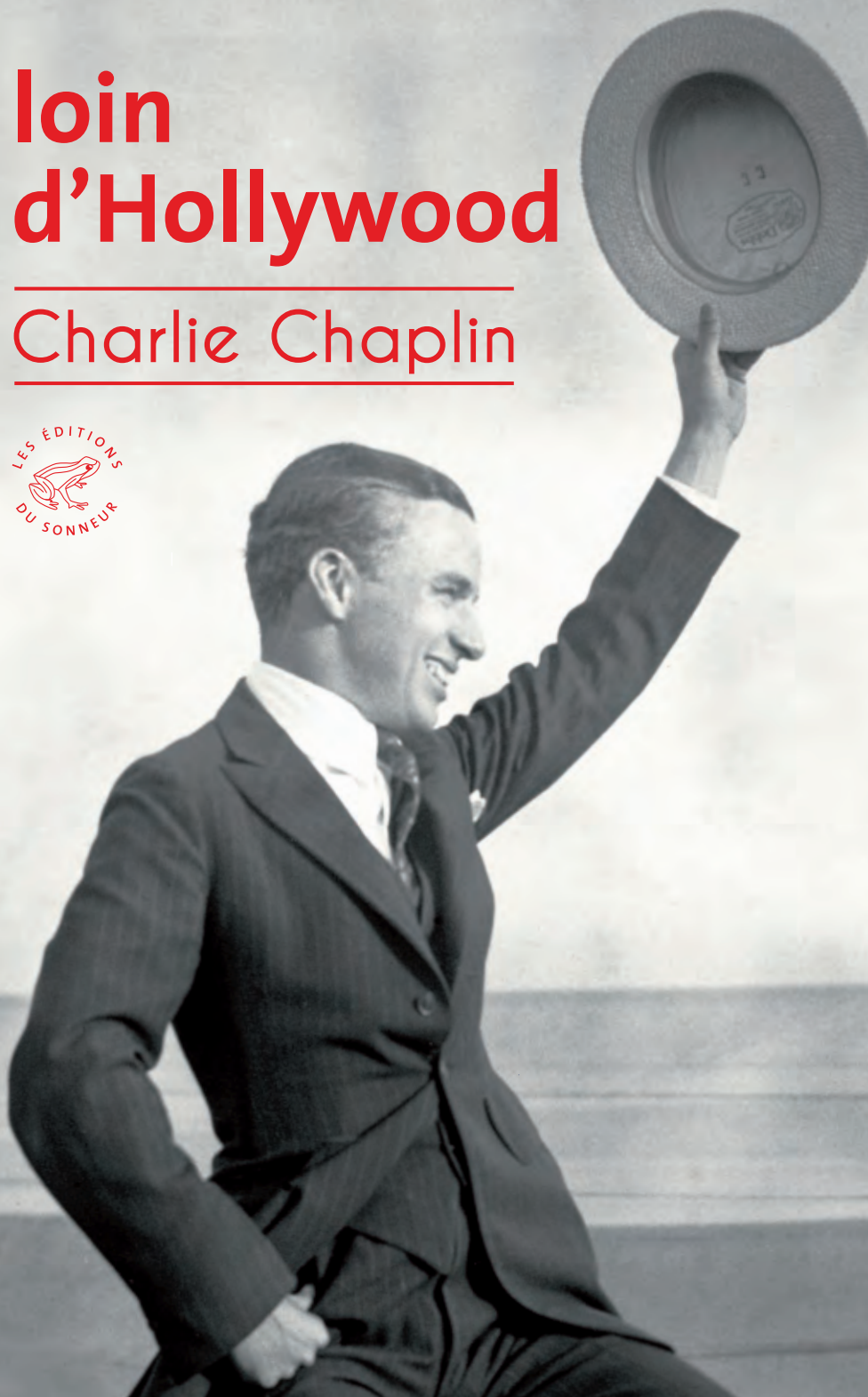


loin d'Hollywood

Charlie Chaplin





loin d'Hollywood



L'éditeur tient à remercier très cordialement Kate Guyonvarch de Roy Export
pour sa confiance et son soutien.

© Roy Export Company Establishment

Titre original : *My Trip Abroad*

© Les Éditions du Sonneur, 2022, pour la traduction

ISBN : 978-2-37385-258-5

Dépôt légal : mars 2022

Image de couverture : Charlie Chaplin, *RMS Olympic*, Southampton, 1921

© PA/PA Archive/PA Images

Dessin de la signature de Charlie Chaplin :

Charlie Chaplin™ © Bubbles Incorporated S.A.

Conception graphique de la couverture : Sandrine Duvillier

Lecture-correction : Fabienne Texier

Les Éditions du Sonneur
www.editionsdusonneur.com

loin d'Hollywood

Charlie Chaplin

Traduit de l'anglais par Thierry Beauchamp



JE DÉCIDE DE FAIRE L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE

UNE TOURTE AU BŒUF ET AUX ROGNONS, la grippe et un câble : voilà la triple alliance qui a tout déclenché. Même si un soupçon de mal du pays et de soif d'applaudissements a aussi pu influencer les circonstances qui m'ont envoyé prendre des vacances en Europe.

Cela faisait sept ans que je me dorais au soleil perpétuel de la Californie, un soleil artificiellement renforcé par le studio Cooper-Hewitt¹. Cela faisait sept ans que je trimais et me creusais les méninges dans une voie unique. Or je voulais m'échapper. M'échapper d'Hollywood, de la colonie du cinéma, des scénarios, de l'odeur de celluloid des

1. Peter Cooper-Hewitt inventa en 1901 les tubes à vapeur de mercure qui permirent dès lors de tourner en lumière artificielle. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

studios, des contrats, des communiqués de presse, des salles de montage, des foules, des naïades, des tartes à la crème, des grandes chaussures et des petites moustaches. Je vivais dans une atmosphère de réussite, mais une réussite qui me donnait le sentiment de piétiner. J'avais besoin de vacances, placées sous le signe de l'émotion. La situation que je présente d'emblée est peut-être difficile à concevoir, mais je vous assure que même le clown a ses moments de bon sens. C'était là vraiment ce qu'il me fallait.

La triple alliance citée plus haut s'est mise en mouvement de manière simultanée. Je venais de terminer *Le Kid* et *Charlot et le masque de fer*, et m'apprêtais à commencer un nouveau film. Les acteurs étaient engagés, le scénario et les décors étaient prêts. Nous avions déjà travaillé une journée sur ce projet.

Or, je me sentais très fatigué, faible et déprimé. Je me remettai à peine d'une grippe. J'étais dans l'un de ces états d'esprit où l'on se demande pour tout : « À quoi bon ? » Je désirais quelque chose mais ignorais quoi.

Et voilà que Montague Glass² m'invite un soir à dîner chez lui à Pasadena. J'avais reçu beaucoup d'autres invitations,

2. Montague Marsden Glass (1877-1934), humoriste anglo-américain qui dut ses plus grands succès à ses personnages Abe Potash et Morris Perlmutter, qui inspirèrent trois livres, et plusieurs pièces de théâtre et films à leur créateur.

mais celle-ci comportait la promesse d'une tourte au bœuf et aux rognons – l'une de mes faiblesses.

J'arrive bien avant l'heure. La tourte est un enchantement, la soirée aussi. Monty Glass, sa charmante épouse, leur petite fille, l'illustrateur Lucius Hitchcock et sa femme : une fête de famille simple et chaleureuse, sans projecteurs ni orchestre de jazz, qui réveille en moi une sorte de réminiscence sans que je puisse préciser laquelle.

Après l'assaut final sur la tourte, nous nous retrouvons au salon devant un bon feu. La conversation ne tourne ni au jargon de studio ni au bavardage insipide. Un échange d'idées – d'idées fondées sur des idées. Je découvre à cette occasion que Montague Glass est bien plus que l'auteur de *Potash et Perlmutter*. Il pense. Et se révèle aussi un musicien accompli. Il s'installe au piano et je me mets à chanter. Pas en professionnel du divertissement, non, mais comme le membre d'une assemblée passant une agréable soirée à la maison. Nous jouons ensuite aux charades. La fête se termine trop tôt et me laisse sur ma faim. Voilà un véritable foyer, habité par un homme au succès artistique et commercial notoire, mais qui s'arrange pour fermer sa porte le soir et avoir la paix.

Je reviens à Los Angeles en voiture. Je suis nerveux. Un câble de Londres m'attend chez moi, dans lequel on attire

mon attention sur le fait que mon dernier film, *Le Kid*, va être projeté à Londres et, vu qu'il est salué comme ma plus belle réussite, le temps est venu pour moi de regagner mon pays natal. Cela fait des années que je me promets d'accomplir ce voyage.

À quoi ressemblera l'Europe d'après-guerre ?

Je réfléchis un moment. Je n'ai jamais assisté à la première d'un de mes films. Leurs débuts ont toujours eu lieu pour moi dans des salles de projection de Los Angeles ; j'ai ainsi manqué quelque chose de vital et de stimulant. J'ai du succès, certes, mais il est rangé dans une boîte que je n'ai jamais ouverte pour y goûter. J'ai une certaine envie qu'on me passe la main dans le dos, et les caresses venant d'Angleterre me réjouissent tout particulièrement. Mon vœu pourrait être exaucé, me suggère-t-on. J'ai donc l'intention de faire sensation à Londres. Qui n'en rêverait pas ? Et n'oublions pas que la dépression nerveuse me guette, à cause du surmenage, et qu'il y a les séquelles de la grippe. Sans compter la tourte au bœuf et aux rognons.

Des sensations des plus agréables s'annoncent avec, en plus, la promesse d'un repos assuré. Je compte bien sauter sur l'occasion. D'autant que *Le Kid* est peut-être mon dernier film – je n'aurais alors plus jamais l'occasion de me prélasser sous les feux des projecteurs. Et je veux voir l'Eu-

rope – l'Angleterre, la France, l'Allemagne et la Russie –, une Europe ravivée.

La coupe est vraiment pleine. J'interromps donc les préparatifs du film, bien décidé à partir dès le lendemain soir, en dépit de ceux qui jugent la chose impossible. Les billets sont pris, nous plions bagage. Tout le monde est sous le choc, ce qui me ravit – c'est bien là ce que je cherche.

Le lendemain soir, j'ai le sentiment que presque tout Hollywood est venu m'accompagner à la gare de Los Angeles. Sans oublier les sœurs, les cousins et les tantes de tout ce beau monde. Pourquoi m'en vais-je ? Une mission secrète, leur dis-je. La réponse fait son effet. La plupart des personnes présentes pensent aussitôt que j'ai été engagé pour tourner en Europe. De toute façon, me croiraient-ils ou me comprendraient-ils si je leur disais que j'ai besoin de vacances riches en émotions ? J'en doute fort.

J'ai droit aux scènes classiques sur le quai. L'importance de la foule me surprend – ce n'est pourtant qu'un avant-goût de ce qui m'attend. Je n'essaierai pas de me rappeler les adieux et les acclamations qui me sont hurlés au moment du départ. J'imagine qu'ils n'avaient rien d'inhabituel. Toutefois, une péripétie me reste en mémoire. À la dernière seconde, mon frère Syd s'est précipité vers l'un de mes compagnons de voyage :

– Pour l'amour de Dieu, ne le laissez pas se marier! a-t-il crié.

La foule a ri, moi j'ai eu peur.

Le train s'ébranle et me voici parti pour trois jours de relaxation et de routine ferroviaire. Je prends parfois mes repas dans le wagon-restaurant, parfois dans notre salon. Je dors affreusement mal, comme toujours. Je déteste voyager. Petit à petit, les visages quittés sur le quai de Los Angeles me semblent plus aimables et plaisants, ils ne sont plus du genre à me faire fuir. Cela a pourtant été le cas, ou peut-être ai-je été le jouet d'une illusion – une illusion générée par mon agitation mentale.

Pendant trois mille deux cents kilomètres, nous faisons un nombre incalculable de fois les mêmes choses, puis nous recommençons. Sans doute y a-t-il quantité de gens intéressants à bord du train. Je ne cherche pas à le savoir – le pourcentage de gens intéressants dans les trains est trop réduit pour courir le moindre risque. La plupart du temps, nous jouons au solitaire – on peut faire un nombre incalculable de parties en trois mille deux cents kilomètres.

Puis nous atteignons Chicago. J'aime bien Chicago. Je ne m'y suis jamais attardé très longtemps, mais les avant-goûts que j'en ai eus m'ont à chaque fois dévoilé une intense activité. Toute l'histoire de la ville parle de sa réussite.

Toutefois, pour moi, Chicago évoque avant tout Carl Sandburg, que j'ai rencontré à Los Angeles et dont j'estime grandement la poésie. Il faut que je voie ce bon vieux Carl et aussi que je passe dans les bureaux du *Daily News*, qui organise un grand concours de scénarios. J'en suis l'un des juges et il se trouve que Sandburg travaille pour ce journal.

Notre troupe descend au Blackstone Hotel, où une suite a été mise à notre disposition. La direction de l'établissement se répand en politesses.

Puis arrivent les reporters. On ne saurait mieux les décrire qu'en les affublant d'une étiquette représentant un banal point d'interrogation.

- Monsieur Chaplin, pourquoi allez-vous en Europe ?
- Pour de simples vacances.
- Y tournerez-vous des films ?
- Non.
- Qu'allez-vous faire de vos vieilles moustaches ?
- Les jeter.
- Qu'allez-vous faire de vos vieilles cannes ?
- Les jeter.
- Qu'allez-vous faire de vos vieilles chaussures ?
- Les jeter.

Ce garçon s'est bien débrouillé. Il a eu juste le temps de poser ses questions avant d'être écarté d'un coup d'épaule :

deux yeux noirs perçant à travers des verres cerclés d'écaille de tortue réclament leur tour.

Je sors le « sourire publicitaire » que je trouve utile pour les interviews.

– Monsieur Chaplin, avez-vous emporté votre canne et votre chapeau ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Je ne pense pas en avoir besoin.

– Comptez-vous vous marier pendant votre séjour en Europe ?

– Non.

Le journaliste à lunettes est emporté par la marée. Et mon sourire avec lui, mais pour un court instant seulement : je m'empresse de le ressortir lorsqu'une charmante dame me prend par le bras.

– Monsieur Chaplin, envisagez-vous de vous marier un jour ?

– Oui.

– Avec qui ?

– Je l'ignore.

– Aimeriez-vous jouer Hamlet ?

– Eh bien, je ne sais pas... Je n'y ai pas vraiment réfléchi, mais si vous croyez qu'il y a de bonnes raisons pour...